
Quentin Deluermoz, Boris Gobille (dir.),
« Protagonisme et crises politiques », *Politix*, n
° 112, 2015.

Federico Tarragoni



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/20795>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Federico Tarragoni, « Quentin Deluermoz, Boris Gobille (dir.), « Protagonisme et crises politiques », *Politix*, n° 112, 2015. », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2016, mis en ligne le 16 mai 2016, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/20795>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Quentin Deluermoz, Boris Gobille (dir.), « Protagonisme et crises politiques », *Politix*, n° 112, 2015.

Federico Tarragoni

- 1 On a coutume de penser que dans les situations de crise politique, et notamment dans les conjonctures révolutionnaires, les individus se transforment. En tout cas, qu'ils reviennent de manière réflexive sur leur propre parcours à la lumière des événements, ainsi que des utopies, des temporalités et des possibles nouveaux qui surgissent au cœur des événements. C'est cette hypothèse interprétative, du plus grand intérêt sociologique, que testent l'historien Quentin Deluermoz et le politiste Boris Gobille, spécialistes des expériences révolutionnaires aux XIX^e (Commune parisienne) et XX^e siècles (Mai 68) et tous les deux sensibles à la question du « possible », tant dans le développement des sociétés contemporaines que dans la mise en récit temporelle qu'en propose l'histoire. Les révolutions du passé (La Révolution française, les Révolutions de 1848) et du présent (émeutes ukrainiens de 2013-14, Printemps arabes) sont ainsi passées au crible d'une hypothèse anthropologique novatrice : quel sujet politique ces révolutions donnent-elles à voir, c'est à dire quelle figure – ou plutôt quel ensemble de figures – de la subjectivité, en lien étroit avec les mutations des systèmes sociaux, les caractérise-t-elle ? Les auteurs de cet important numéro de *Politix* les réunissent sous le concept forgé par Haïm Burstin de « protagonisme populaire », concept dont ils proposent une discussion interdisciplinaire et une application au-delà des bornes spatio-temporelles fixées par l'historien italien – les formes d'implication populaire sous la Révolution française¹.
- 2 Le « protagonisme » désigne « la manière dont les individus "ordinaires" sont marqués par l'événement révolutionnaire et se sentent alors acteurs de la grande Histoire ; l'effort auquel ils se livrent pour faire reconnaître publiquement cette qualité ; et la gestion de cette économie de la reconnaissance par des autorités politiques en construction, pour lesquelles elle constitue une technologie politique de légitimation et de façonnement du consensus » (p. 3). On voit bien comment ce concept, que les contributeurs historiens, sociologues et politistes sont invités à faire travailler dans leurs terrains respectifs,

impose d'articuler étroitement, dans l'observation d'une conjoncture révolutionnaire, le « haut » et le « bas », les structures et les subjectivités. Les révolutions altèrent les repères de l'ordre social ; ce qui amène les individus à repenser leur place dans le monde social, à se construire un nouveau parcours et une nouvelle identité de « révolutionnaire » et à demander aux institutions qu'ils en reconnaissent la valeur. Il s'avère impossible dès lors de dissocier trajectoires biographiques et évolutions institutionnelles, croyances individuelles et dynamiques de légitimation collective.

- 3 À cet égard, le mot « anthropologie politique », qu'on retrouve dans la plupart des contributions, revêt une importance nodale. Confrontés à une insuffisance des prismes d'analyse habituels dans leurs disciplines respectives (l'histoire, la sociologie ou la science politique), les contributeurs du dossier partagent une sensibilité commune pour les méthodes de l'anthropologie politique. Autrement dit, ils s'efforcent d'interroger les crises politiques et les situations révolutionnaires non pas uniquement à la lumière des transformations institutionnelles ou des répertoires d'action collective qui s'y donnent à voir, mais surtout dans les termes des transformations subjectives, intérieures, interactionnelles qui surgissent en lien avec les événements. Bien évidemment il ne s'agit pas, dans leur intention, de remplacer une « approche macro », incapable de saisir les transformations anthropologiques produites par les crises politiques, par une « approche micro » se suffisant à elle-même. Bien au contraire, une lecture anthropologique des crises et des discontinuités suppose de repenser d'emblée le lien entre « micro » et « macro », intérieur et extérieur, subjectif et objectif, transformations individuelles et contextes socio-historiques de production².
- 4 L'application du concept de « protagonisme » à différentes révolutions, du passé et du présent, d'Europe et d'ailleurs, n'est d'ailleurs pas toujours aisée. S'il semble bien décrire la politisation et la radicalisation des individus ordinaires pendant les émeutes ukrainiennes observés par Alexandra Goujon et Ioulia Shukan, il peut nous réserver bien des surprises. Ainsi il peut rendre intelligibles les mouvements de rue, et s'avérer peu probant au moment de qualifier la captation desdits mouvements par des organisations contestataires plus anciennes (comme dans le cas des événements d'Alger de 1988 étudiés par Myriam Aït-Aoudia). Il sied bien à la dimension créatrice des conjonctures révolutionnaires, tant en termes de surgissement des conflits que de nouvelles identités politiques, mais moins bien à l'inertie structurelle de certains répertoires contestataires (comme dans le cas de 1848 revu par Mark Traugott). Parfois enfin, le « protagonisme » semble éclairer des situations de crise politique qui ne sont pas définies comme telles par leurs acteurs, comme dans le cas des guerres de Religion analysées comme des guerres civiles par Jérémie Foa.
- 5 Le « protagoniste » par excellence des études empiriques réunies dans le dossier, alternant immersion ethnographique dans le terrain et étude anthropologique de l'archive, est l'acteur populaire. C'était déjà le cas pour le Faubourg Saint Marcel parisien, à partir duquel Haïm Burstin s'était pour la première fois confronté aux formes du protagonisme populaire sous la Révolution³. Cet « individu ordinaire » sur lequel on recentre l'échelle d'analyse pour aborder autrement la production sociale de la révolution n'est donc qu'un synonyme de l'acteur populaire. Il faut analyser de près cette synonymie : tant chez Burstin que chez les contributeurs du dossier, l'acteur populaire n'est pas entendu, comme dans l'analyse marxiste traditionnelle, comme un acteur de classe, c'est à dire comme le décalque d'une identité de classe figée (p. 11 ; p. 14-15). Le « populaire » dont il est question a trait à ce qui, dans l'ordinaire et dans le monde

sensible, côtoie l'invisibilité sociale, l'illégitimité politique, l'inaudibilité de la parole. Bref : les acteurs populaires sont les exclus de la communauté politique constituée. Le protagonisme n'est donc rien d'autre qu'une manière – peut être la plus visible dans les situations révolutionnaires – pour ceux qui sont maintenus durablement à l'écart de la politique, de se découvrir des compétences politiques nouvelles (prise de parole, action, participation, compétence à juger, à s'indigner et à revendiquer des droits). Ces acteurs populaires, « c'est à dire, en l'espèce, des profanes sans expérience politique préalable qui sortent de l'anonymat à la faveur de l'événement » (p. 15), en viennent à constituer l'objet même d'une nouvelle science sociale des révolutions, ouverte à la question de l'émancipation et de la citoyenneté des exclus.

- 6 Ce qui se dégage des études réunies dans le dossier est un gigantesque chantier à défricher pour les sciences sociales. L'accès au politique des subalternes et les modalités d'investissement populaire de la politique ; les émotions, les sensibilités et les traces intimes des événements ; les rapports individuels et sociaux au temps et la superposition des temporalités dans les moments de crise : autant de questions qui, au cœur même du phénomène révolutionnaire, n'ont été que très peu étudiées en comparaison avec les problématiques plus traditionnelles de l'action collective ou de la lutte des classes. Autant de questions qui, restées entrouvertes, ne cessent aujourd'hui de revenir sur la scène par l'entremise des multiples révolutions du temps présent auxquelles nous sommes confrontés.
- 7 Autant de questions qui, au fond, renvoient toutes à une même et grande énigme irrésolue des sciences sociales : la saisie du changement. Ce qui guette derrière l'étude du protagonisme et des révolutions, derrière l'analyse des transformations individuelles enchâssées dans les transformations révolutionnaires, est la mise au point d'un protocole d'analyse du changement social et politique. Il en vaut même ici d'une science sociale ouverte à la conflictualité – donc au politique – qui traverse l'ordre social en le fissurant de part en part. Il en vaut surtout d'une science sociale assumant complètement que face au conflit, aux possibilités qu'il recèle de changement social et politique, l'analyste est sommé d'abandonner les certitudes du positivisme. Lorsque surgissent des conflits, changent en effet les rapports au temps ayant cours dans une société donnée, entre l'ordinaire qui garde une place (rien ne se transforme totalement), l'incertitude qui surgit au cœur des événements, le probable qui guide l'action des individus et l'utopie, le possible, l'extraordinaire qui viennent leur donner un sens. Observer, analyser et écrire ces changements constitue un déplacement radical pour les méthodes des sciences sociales ; car le sociologue, l'historien, le politiste, doivent assumer que face à une telle multiplicité de temporalités en jeu, leur « fait social » est tout simplement non objectivable. Il ne leur échappe pas pour autant : l'analyse se rapproche d'une mise en récit des contingences et des ruptures, à laquelle contribuent tous les acteurs sociaux, et qui produit une connaissance de l'avant, de l'en-cours et de l'après.
- 8 Tâche ardue dira-t-on. Mais c'est sans doute sur ce terrain-là, en plus de la sociologie des révolutions et des discontinuités historiques qu'ils contribuent à renouveler, que les coordinateurs et les contributeurs de ce dossier ont toute leur place.

NOTES

1. Burstin Haïm, *Révolutionnaires. Pour une anthropologie politique de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2013.
 2. Cf. Tarragoni Federico, *L'énigme révolutionnaire*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « L'histoire rejouée », 2015. Pour une application aux Printemps arabes, on verra Hmed Choukri, Jeanpierre Laurent (dir.), « Révolutions et crises politiques. Maghreb/Machrek », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 211-212, 2016.
 3. Burstin Haïm, *Une révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.
-

AUTEUR

FEDERICO TARRAGONI

Maître de conférences en sociologie (LCSP - Université Paris Diderot) et Agrégé de sciences économiques et sociales.